

Société Nantaise de Philosophie

Société Nantaise de Philosophie

Le Bulletin

Secrétaire de rédaction :
Stéphane VENDÉ

avril - mai 2006

Numéro 13

Prix : 1 €

Dans ce numéro :

Le mot du Président	1
CONFERENCE DU 5 NOVEMBRE 2004 M. Jean-Claude PINSON : L'ART APRES LE GRAND ART.	1 2 3
CONFERENCE DU 17 DECEMBRE 2004 M. André STANGUENNEC : LA POETIQUE DE MALLARME : DE L'IDEE CLAIRE CARTESIEENNE A L'IDEE ESTHETIQUE KANTIENNE.	4 5
CONFERENCE DU 14 JANVIER 2005 Mme. Catherine KINTZLER : LES RAPPORTS DE LA MUSIQUE AVEC LA FICTION.	6 7
CONFERENCE DU 11 MARS 2005 M. Philippe SABOT : La métaphysique fantastique d'un romancier : Villiers de L'Isle-	8 9
CONFERENCE DU 15 AVRIL 2005 M. Thierry LENAIN : Du mode d'existence des œuvres d'art conceptuelles	10 11
NOUS SOMT PARVENUS A LA REDACTION	12
Programme des conférences de la S.N.P. 2005-2006 : « LE CORPS AUJOURD'HUI »	13 14
Les Editions M-EDITER en partenariat avec la S.N.P.	15
Les dernières publications parvenues à la rédaction	16

Société Nantaise de Philosophie
68 av. du Parc de Procé
44000 Nantes
<http://www.societenantaistedephilosophie.com>

Le mot du Président

Cher(e) ami(e) de la SNP,

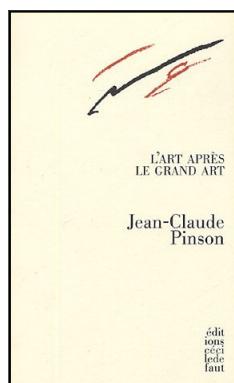
L'année écoulée, 2004-2005, a vu se déployer les richesses de nos conférences sur un thème, « La philosophie et les arts », qui fut abordé dans des perspectives fort diverses, toutes questionnantes et réfléchissantes.

Cette année 2005-2006 aborde un thème tout à fait actuel, également riche en questionnements, « Le corps aujourd'hui ». Vous trouverez le Programme de conférences détaillé dans le présent Bulletin et je souhaite qu'il motive votre assiduité.

Bonne écoute et bonne rentrée à tous !

Philosophiquement vôtre,

André STANGUENNEC



L'art après le grand art, Jean-Claude PINSON, Cécile Defaut, 2005

Conférence de **LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE** du
5 novembre 2004

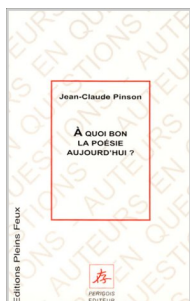
M. Jean-Claude PINSON : L'art après le grand art

Merci, Jean-Claude Pinson, pour cette belle méditation, à la fois vivante et érudite.

Vous commencez par évoquer **deux massifs** (la statue du commandeur de l'art du passé et l'actuelle industrie culturelle de masse) mais aussi **deux types de discours** (archéomaniacal et néomaniacal) qui

rendent difficile aujourd'hui de parler de « grand art », difficulté redoublée par l'absence de recul historique, la diversité des formes esthétiques actuelles et la perte de l'horizon de la postérité.

Mais, d'un point de vue historique, vous illustrez quand même **le grand art** (la peinture ou la tragédie classiques notamment) comme **celui dont le contenu touche à la condition humaine et la forme vise à la grandeur**, et dont la destination est à la fois **éthique et politique** (comme y insiste Schiller notamment).



A quoi bon la poésie aujourd'hui ?, Jean-Claude PINSON, Pléiade, 1999

Faut-il alors dire, avec Valéry, que l'art contemporain souffre de **désintellectualisation** ou bien, avec Nietzsche, d'**hyperintellectualisation** ? En tous cas, il semble bien manquer à la fois d'un grand peuple et de toute destination spirituelle et surtout divine (comme Hegel le pensait et Steiner, aujourd'hui, le regrette). Ce diagnostic est renforcé par Heidegger selon qui **le grand art n'est plus possible du fait que notre époque est décadente pour cause d'oubli de l'Être** (ce qui constitue un tournant destinal).

Mais **vous vous écarterez de cette interprétation métaphysique lourde** pour vous tourner vers une explication plus politique, en référence à Tocqueville pour qui **le principe démocratique égalisateur ou parataxique destitue toute possibilité d'identifier quelque grandeur que ce soit**, ce à quoi Baudelaire se montre tout particulièrement sensible en voyant chez Delacroix une figure aristocratique résiduelle et chez Manet le premier déconstructeur du grand art inaugurant **le processus de désartification qui caractérise l'art contemporain, au profit d'une grandeur qui serait immanente et ne s'en remettrait plus qu'au topos de la nouveauté**.

Mais **le problème devient alors de trouver ou donner quelque grandeur à la prose du monde, qui n'est plus ordonnée à quelque téléologie qui la sublimerait**. Vous faites alors référence à la mort comme objet, ou plutôt occasion d'une telle resublimation (comme chez Beckett), ou encore au *chaosmos* (comme chez Léopardi), ainsi qu'aux lointains intérieurs (comme chez Michaux).

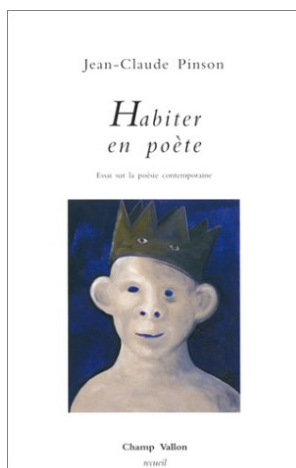
Mais si l'on veut vraiment **relever le défi d'une grandeur pour tous, voire par tous**, il faut prendre acte de ce qu'**un sens commun esthétique est aujourd'hui à l'œuvre dans la pratique démocratique de l'art**, qui ne relèverait pas d'un hobby utilitariste mais d'un souci de se réinventer soi-même, en une sorte de **démocratisation du principe aristocratique**, pour se donner une grandeur qui serait sienne (comme y appelle Deleuze, après Nietzsche et Emerson), en faisant ainsi émerger **un tiers-état artistique**. Mais vous vous posez finalement la question de savoir **comment on peut faire cohabiter cette grandeur anthropologique avec la grandeur réellement artistique**.

ELEMENTS DU DEBAT

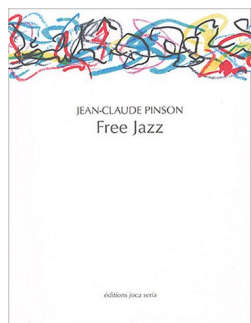
Le propos central du conférencier ayant consisté à se demander si « après le grand art » du passé toute grandeur était désormais inaccessible à l'art et à établir en quel sens la grandeur de l'art est encore possible aujourd'hui, la première intervention, substantielle, commence par saluer l'érudition de l'exposé puis propose de **déplacer l'objet du débat vers la question de l'essence même de l'art pour demander si et en quoi l'art lui-même est une grande chose**, question qui ne trouve tout son sens qu'à partir de Hegel puisqu'elle présuppose que l'art se soit autonomisé à l'égard des autres activités humaines (au XVIII^e siècle) et comparaisse en tant que tel devant le tribunal d'une raison qui le mesure à l'aune du déploiement de l'Idée dans l'histoire des hommes. Acceptant ce déplacement essentialiste de la question, tout en se demandant quand même si n'est pas nécessaire la référence existentielle au passé mais aussi au monde que vise l'art (dont la spécificité n'est pas d'être auto-télique ou auto-référentiel, comme en témoigne le retour de la tradition narrative dans la littérature contemporaine), le conférencier tient que **la grandeur de l'art est essentiellement anthropologique puisqu'elle est à**

chercher dans l'auto-dépassement de soi par l'homme qui y œuvre.

Mais une deuxième question demande **si l'art est bien le seul moyen d'un tel auto-dépassement** alors qu'il relève souvent d'un simple jeu, voire d'un divertissement, ce qui serait susceptible de lui faire perdre toute spécificité. Le conférencier convient alors qu'une telle détermination de l'art comme auto-dépassement de soi déplace l'essentiel de l'art de l'œuvre elle-même vers la pratique artistique, voire l'artiste lui-même, jusqu'à **l'esthétisation de toute activité humaine** puisque tout peut alors « faire art » en témoignant d'une mise en forme : **l'art ne perd-il pas ainsi en compréhension ce qu'il gagne en extension ?** Une telle conception anthropologique et extensive de l'art ne pouvant que rencontrer la politique, une nouvelle intervention demande **quel peut en être le sens politique véritable** : s'agit-il d'une **micropolitique** par laquelle quiconque s'essaye à la mise en forme tâche au moins de reprendre en main sa propre vie, ou bien d'une **macropolitique** selon laquelle le « tiers état artistique » évoqué par l'exposé serait susceptible de refonder le vivre-ensemble de la communauté ? La question de la signification de l'esthétisation de l'existence contemporaine se radicalise encore : plutôt que d'être politique, **l'esthétisation de sa propre vie par chacun ne serait-elle pas pré-politique, voire anti-politique**, en ce qu'elle semble plus susceptible de redoubler l'individualisme que d'œuvrer à la refondation de la vie collective, l'expression quasi spontanée de soi paraissant bien éloignée de toute reconstruction symbolique de la loi commune, qui nécessite le souci de significations partagées. Le conférencier convient alors volontiers qu'une telle esthétisation s'effectue le plus souvent à l'écart de toute vie politique mais il tient qu'une **refondation du politique qui voudrait faire l'économie de la reprise en charge de chacun par lui-même ne pourrait être effective ni surtout émancipatrice en ce que la pratique artistique est susceptible de soustraire les individus à la tutelle du pouvoir.**



Habiter en poète, Jean-Claude PINSON, Champ Vallon, 1995

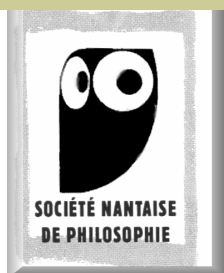


Free Jazz, Jean-Claude PINSON, Jaco Seria, 2004

Ressurgit finalement **la question de l'essence même de l'art** dont ces considérations politiques peuvent sembler nous éloigner. Ne peut-on y inclure **une certaine référence à l'utile**, comme dans la pratique des Compagnons du Tour de France, qui échappe à la médiocrité de nos temps désenchantés ? Le conférencier en convient tout en soulignant le danger du kitsch qui menace les arts « appliqués » ou encore « populaires ». Ne faut-il pas, à l'inverse, **revenir au caractère exceptionnel du véritable artiste et de son œuvre pour contrer la vulgate démocratique selon laquelle « tout se vaut » et sortir d'un tel nihilisme complaisant ?** Enfin, l'art n'est-il pas grand quand il n'est pas que lui-même et qu'il s'inquiète et témoigne de ce qui fait le plus propre de l'homme comme « **animal métaphysique** » **qui s'interroge sur sa condition**, comme finit par le souligner Jean-Claude Pinson en compagnie de ses interlocuteurs ? La question finale de son exposé en ressort alors redoublée : **comment faire cohabiter la grandeur anthropologique avec une grandeur réellement artistique ?**

Les synthèses des conférences-débats de la SNP sont disponibles sur

<http://www.societenantaisedephilosophie.com> et <http://www.ac-nantes.fr/peda/disc/philo>

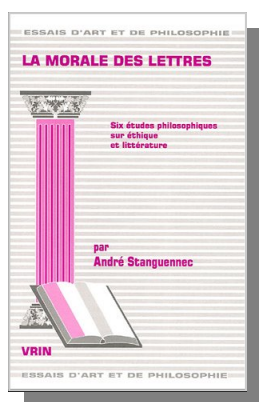


Conférence de **LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE**
du 17 décembre 2004
M. André STANGUENNEC

**La poétique de Mallarmé : de l'idée claire cartésienne
à l'Idée esthétique kantienne**

Merci, André Stanguennec, pour cette belle et riche réflexion sur Mallarmé.

Vous annoncez d'emblée qu'il **s'agit de tâcher de penser philosophiquement Mallarmé** (qui a lui-même réfléchi son travail poétique en rédigeant une esthétique, comme les romantiques allemands), et ce en **une référence double à Descartes et à Kant** et bien que l'idée claire cartésienne et l'Idée esthétique kantienne ne soient pas aisément conciliables.



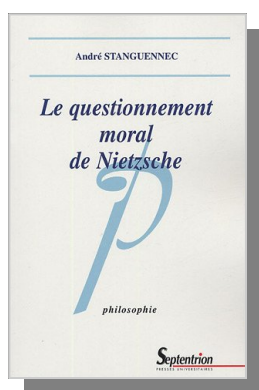
La morale des lettres, André STANGUENNEC, Vrin, 2005

Mallarmé, rappelez-vous, trouve chez Descartes un modèle de travail méthodologique qu'il transpose dans le domaine linguistique en étudiant et pratiquant la langue en et pour elle-même, en « suspendant » ou abolissant sa référence commune ou habituelle pour en agencer nouvellement les signifiants, ce qui engendre un sens inédit dont l'arbitraire apparent correspond paradoxalement à l'Idée même de la chose désignée ou de l'objet nommé (comme dans le *Sonnet en X*). **Le vers poétique fait alors sonner les mots en allitérations à la fois claires et multiples qui redonnent un sens premier et plus pur à la langue prosaïque de la tribu.**

Mais **ce sens premier doit lui-même être référé à un sens second qu'il symbolise**, ce qui nous renvoie maintenant à la **référence kantienne** puisque Mallarmé (sans avoir lu Kant, insistez-vous) **distingue bien la prétention ontologique, ou encore déterminante, du langage ordinaire et la vocation symbolique, ou encore réfléchissante, du langage poétique**, pour renouer avec le monde et les rapports de l'homme au monde. Cela invalide, faites-vous remarquer, toutes les interprétations de la poésie mallarméenne comme étant auto-référentielle ou encore a-cosmique, sans être-au-monde.

Le poète ose alors « donner une forme sensible aux Idées de la raison », pour reprendre des termes kantien, le poème symbolisant de façon microcosmique le grand monde, la totalité, **ce qui redonne par là même au travail poétique toute sa dimension éthique en présentant, comme chez Hamlet, le combat de la volonté morale de l'homme contre le tragique de l'humaine condition**, tout en tâchant de ne pas succomber à la tentation mystique en une sorte d'illusion transcendante de la rêverie poétique, ce qui caractérise le symbolisme même de la poésie mallarméenne qui se méfie du dogmatisme des correspondances baudelairiennes.

Vous concluez donc sur **la dimension critique de cette poétique**, ce qu'a bien aperçu Valéry qui, lui, avait lu Kant.



Le questionnement moral de Nietzsche, André STANGUENNEC, Septentrion, 2005

ELEMENTS DU DEBAT

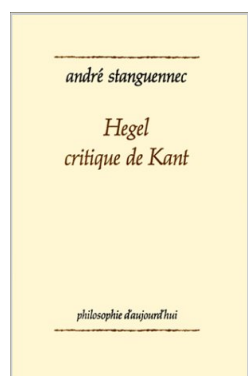
L'un des temps forts et même le moment essentiel du propos du conférencier ayant été d'interpréter le symbolisme de la poésie mallarméenne non pas comme relevant d'un a-cosmisme ou d'un jeu auto-référentiel, comme le tiennent la plupart des exégètes de l'œuvre et de la pensée du poète, la première question porte sur le

statut de la référence dans cette langue poétique. Que faut-il entendre exactement, par exemple, dans l'emploi du mot « fleur » (*Variations sur un sujet*, Œuvres, p. 368) : la présence du signifiant (« Je dis : une fleur ! ») ou l'absence du référent (« l'absente de tout bouquet ») ? Quel type d'absence est-il ainsi signifié ? En réponse, le conférencier insiste sur **deux sortes d'inexistence**, qu'il faut bien distinguer : l'absence ontologique absolue (le néant, que ne « vise » pas la poésie mallarméenne), et l'absence symbolique relative du référent ordinaire du langage prosaïque, auquel le vers poétique substitue la présence d'un référent certes désontologisé (ou déréalisé) mais néanmoins bien existant, comme chez **Descartes dont la démarche méthodique substitue aux signifiants obscurs et confus de la langue commune les Idées claires et distinctes de la langue mathématique**, mais aussi chez **Kant, qui effectue un pas de plus en dédogmatisant ces Idées pour substituer à leur référent premier (comme Dieu, l'âme ou le tout du monde), encore substantiel, un référent second et formel puisqu'il consiste ici dans la forme sensible que le poète donne aux Idées de la raison dont le sens réfléchissant s'oppose désormais à la vérité déterminée.** La nouveauté même du symbolisme mallarméen se trouve donc ainsi réinscrite dans la tradition de la raison moderne, qui a besoin de donner sens au monde pour ne pas en désespérer.

Un tel **symbolisme critique** ayant été démarqué par le conférencier du **dogmatisme des correspondances baudelairiennes**, la question est alors posée du **statut de la référence dans la poésie de Baudelaire** : le cri « Anywhere out of the world ! » n'est-il pas propre à exténuer toute référence dogmatique en ce que tout monde semble être ici annulé au profit d'un Spleen « Irrémédiable » (*Les Fleurs du Mal*, LXXXIV), bien loin que la rêverie poétique ne se dogmatise en se réifiant en religion mystique ? A l'encontre de cette interprétation, le conférencier propose de lire « the » world comme « this » world, celui de la laideur du monde des villes (« ces beautés de vignettes/Produits avariés, nés d'un siècle vaurien », id., XVIII), auquel il s'agit d'opposer non pas la beauté du monde naturel mais bien « La Beauté » (Id., XVII) de l'Idée pure à laquelle peuvent prétendre accéder l'amant et le poète par l'« Elévation » (Id., III) de leur âme via des correspondances horizontales (sensibles) puis verticales (intelligibles) qui attestent l'existence d'un « Idéal » dont l'accès serait susceptible de remédier définitivement au Spleen. **A l'opposé d'un tel symbolisme mystique, le symbolisme critique de Mallarmé est propre à dédogmatiser la référence romantique emphatique au génie**, que l'on trouve encore chez Baudelaire et à laquelle Mallarmé oppose résolument, comme Valéry, le travail de l'intelligence.

Ce refus de la tentation mystique étant propre à **conférer au travail poétique une dimension éthique collective**, que l'exposé du conférencier a tout particulièrement tenu à lui restituer, la question se pose alors de savoir si celle-ci ne se redouble pas d'**une dimension politique relative à la destinée de « la tribu »** dont il est si urgent de « purifier les mots ». André Stanguennec tient encore ici (comme dans son ouvrage : *Mallarmé et l'éthique de la poésie*) à se démarquer de l'interprétation dominante (d'inspiration sartrienne notamment) de l'œuvre et de la pensée du poète qui en fait un quasi-prototype du désengagement politique : si dans un premier temps Mallarmé ne s'est effectivement pas soucié de politique, le sens politique de son travail poétique lui est ensuite clairement apparu, jusqu'à ce qu'il se propose **une refondation poétique du politique**. Constatant, comme Baudelaire puis Verlaine, que l'utilitarisme et l'hédonisme démocratiques ont brisé le pacte de l'action et du rêve (« On traverse un tunnel, l'époque », *L'action restreinte*, Œuvres, p. 371), le poète vise à **préparer la réconciliation du peuple souverain avec le jeu sacré du monde dont la création poétique doit révéler le sens** : seule une telle refondation du principe démocratique sur une éthique cosmocentrée (et non plus abstraite-ment anthropocentrée) est susceptible d'éviter la dévastation du monde et la stérilisation de l'espèce humaine, dont l'époque contemporaine témoigne encore malheureusement à l'envi.

Mais quelle place le bruit et la fureur de l'histoire actuelle peuvent-ils encore faire à cette espérance de retrouvailles des peuples et de l'œuvre po-éthique, et, par là, des hommes et du monde ?



Hegel critique de Kant, André STANGUENNEC, PUF, 1985

Conférence de **LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE** du 14 janvier 2005

Mme Catherine KINTZLER : Les rapports de la musique avec la fiction

Merci Catherine Kintzler pour cette belle méditation, à la fois vive et érudite.

D'entrée vous annoncez que **vous allez vous en prendre à ce qui est devenu aujourd'hui un adage qui fait autorité : « la musique adoucit les mœurs »**, ce en vous référant notamment à Jean-Jacques Rousseau.

Vous proposez, en prologue, **une réinterprétation du mythe d'Orphée**, qui met en évidence que ce dernier forme avec Orion un couple paradoxal des cœurs tendres et des mœurs féroces qui empêchent ensemble la civilité, laquelle suppose que l'on trouve la bonne distance à l'égard d'autrui et du monde.

Vous établissez alors, en un premier temps, que **l'expérience esthétique peut œuvrer à la mise en place de cette juste distance**, jusque dans l'art musical lui-même qui se complaît cependant trop souvent à l'évidence sensible à laquelle la musique prétend pourtant nous soustraire en ouvrant un espace d'intériorité spirituelle (comme Hegel et Schopenhauer y insistent, chacun à sa façon). **La référence à Rousseau renforce cette thèse du statut immédiatement soustractif de la musique**, qui engendre chez l'homme civilisé la nostalgie d'un état premier des émotions témoignant d'un noyau moral de l'existence qui demeurerait intact.

Puis, en un second temps, vous nous entraînez dans **une subtile réflexion sur l'acousmatisation, qui met en évidence que la distinction du bruit et du son musical est profondément problématique**, la démarcation étant permise par une libre décision d'ordre systématique qui soustrait les sons au monde du bruit, alors que la musique constituée empêche la musique constituante : **la puissance du monde musical est précisément d'effectuer l'opération soustractive qui distingue le son du simple bruit**.

Mais alors, demandez-vous, **y a-t-il une limite à une telle opération ?** Non, dites-vous, car l'extension de tout audible éventuel en monde musical est toujours possible. Cela mène à **une identification quasi infalsifiable entre le bruit (audible) et le son (artistique ?) d'une musique imperturbable**, qui donne à celle-ci son pouvoir envoûtant, comme chez Georges Perec où le possible est entièrement rabattu sur le réel, ce qui unidimensionnalise l'expérience humaine du monde et de soi.

La leçon morale de cette coextensivité du réel et du fictif est l'empêchement du surgissement d'une subjectivité critique, qui suppose l'interdit, l'exclusion étant le contraire de la forclusion. Pour que la musique soit audible comme telle c'est donc la juste distance qu'il faut à nouveau rendre possible, en revenant au moment constituant du monde musical, afin de la distinguer de l'actuelle soupe lobotomisante qui fait le lit de toutes les tyrannies.

ELEMENTS DU DEBAT

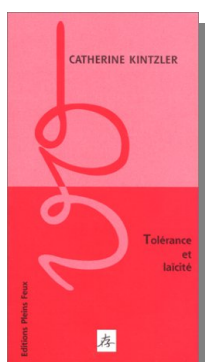
L'exposé ayant été riche à la fois en références esthétiques et en aperçus philosophiques, la première intervention tient à dire l'admiration qu'il a suscitée, notamment pour ce qui est du **lien tissé entre esthétique et politique**, ce qui d'emblée soustrait l'art au divertissement, même cultivé. L'essentiel du propos tenu ayant été de démarquer le son musical du simple bruit du monde et de mettre en évidence le caractère problématique d'une telle démarcation, cette intervention demande si celle-ci ne relèverait pas d'un **seuil d'intégration de bruits dont la mise en système cohérent les arracherait à la cacophonie ambiante** (comme le fait déjà entendre l'épisode des « paroles gelées » chez Rabelais -dans le *Quart Livre*, chap. LV-, où le trop-plein de paroles entraîne des interprétations différentes et même divergentes, et donc conflictuelles). La conférencière ayant remis cette opération constituante de la musique à une libre décision à laquelle la musique constituée pourrait elle-même faire obstacle, la question porte aussi sur **les rapports de la musique constituante et de la musique constituée : tout grand novateur ne doit-il pas faire réentendre la première dans la seconde**, témoignant ainsi à la fois de sa dette à l'égard de la tradition et de son originalité dans l'invention (comme le signifiait Cézanne en déclarant qu'il fallait mettre le feu au Louvre) ? La conférencière acquiesce alors à ce questionnement comme étant un prolongement de son propos, en faisant référence à Gérard Wajcman pour qui (dans *L'objet*



Théâtre et opéra à l'âge classique, Catherine KINTZLER, Fayard, 2004



Peinture et musique : penser la vision, penser l'audition, Catherine KINTZLER, Septentrion, 2003 (livre + CD audio)



Tolérance et laïcité, Catherine KINTZLER, Pleins Feux, 1998

du siècle) l'art premier du peintre est de s'ouvrir une fenêtre nouvelle dans le trop-plein du monde, la vision constituant ainsi son propre objet, tout en insistant sur **la nécessité de rendre justice aussi aux interprètes** qui tâchent, précisément, de rendre à nouveau audible le mouvement constituant du moment constitué en quoi consiste leur partition, pour opérer, à nouveaux frais, **la sublimation de bruits banals et dissonants en un son musical consonant**. Cette première intervention, substantielle, ayant aussi fait référence au **contexte historique du désenchantement cosmologique moderne** (déjà bien avancé à l'époque de Rabelais), **ce qui rend d'autant plus urgent le réenchantement musical du monde**, la conférencière dit encore son accord en évoquant la dimension psychique d'une telle perte de monde et en renvoyant aux travaux de Michel Poizat sur la voix, qui relèverait d'un compromis entre quelque chose de perdu et ce que sans elle on n'entendrait que trop (voir *L'opéra ou le cri de l'ange*).

Une telle interprétation de **la création musicale** comme étant contemporaine d'une déréalisation de référents premiers (les bruits du monde) qui ouvre à une structuration fictive de référents seconds (les sons musicaux) suscite alors une autre intervention, qui établit **un parallèle avec le travail de Mallarmé qui vise à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu »** en les délestant de leur référence prosaïque pour leur conférer une référence poétique qui sauve la subjectivité de l'absorption mondaine dogmatique pour l'éveiller à sa **faculté critique souveraine**, tout en soulignant qu'il est sans doute plus facile aux lettres (à la littérature) de respecter cette dimension critique qu'à la **musique qui est toujours en danger de redogmatiser le signifiant pour finir par faire de l'enchantement un envoûtement**, comme peut en témoigner l'œuvre de Wagner. Catherine Kintzler donne une nouvelle fois son assentiment, en précisant qu'en effet **l'écart symbolique est immanent au langage (ordinaire comme littéraire) qui ne vit que de la rectification critique permanente que rend possible l'arbitraire du signe linguistique, alors que la musique est toujours menacée d'une régression quasi asymbolique du fait de la concrétion sensible qui y soude le signifiant, le signifié et le référent (le signe musical n'étant pas arbitraire mais congruent ou concrescent)**, ce que signifiait l'ancien système des beaux-arts en accordant la primauté à la poésie alors qu'aujourd'hui on lui préfère la musique. Contre une telle redogmatisation, Catherine Kintzler fait référence au travail de Pina Bausch, qui donne un thème à ses danseurs en les laissant improviser leurs mouvements, mais ils se plaignent souvent d'être empêchés dans leur libre interprétation par une musique trop orchestrée, peu propice à l'expérience critique d'une fragilité troublante.

Une certaine mélomnie se révèle donc nécessaire au salut public comme privé, pourvu qu'elle œuvre à affranchir la musique et les hommes d'une mélomanie consensuelle et assourdissante qui capture la subjectivité critique.

Conférence de **LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE** du 11 mars 2005

M. Philippe SABOT

La métaphysique fantastique d'un romancier : Villiers de L'Isle-Adam

Merci, monsieur Sabot, pour ce propos à la fois savant et vivant, théorique et narratif.

Vous commencez par retirer votre exposé en « **Les jeux de l'amour et de l'artifice** », en référence initiale à ***L'Eve future***, roman de Villiers de L'Isle-Adam qui présente une tension entre la science et la métaphysique, la première se trouvant fermement critiquée pour son utilitarisme et son culte matérialiste du progrès (que représente Tribulat Bonhomet), auxquels Villiers de L'Isle-Adam oppose un **éloge philosophique de l'Idée quasi hégélienne** (représentée par César Lenoir). Mais ces deux positions extrêmes sont critiquées par un troisième personnage, Edison, en référence à une tierce faculté : **l'imagination, qui dépasse tout ensemble le matérialisme positif et l'Idéalisme dogmatique, en tâchant de faire la synthèse du fini et de l'infini.**

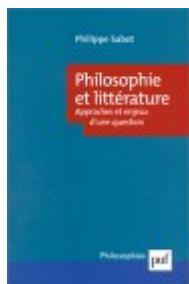
Mais Villiers de L'Isle-Adam, continuez-vous, s'attache dans ses ***Contes cruels*** (1883) à mettre en évidence cette même capacité synthétique dans certains objets de la science et de la technique modernes, comme « la machine à claques » (présentée par Batimius Botom), qui marche à la suggestion qu'elle produit sur le public, un moyen physique oeuvrant ainsi à un but spirituel. Mais **c'est dans *L'Eve future* (1886), œuvre d'art métaphysique, qu'une telle synthèse s'élabore en une véritable fabrication de l'amour** : Lord Ewald se désespérant de la contradiction entre la beauté physique d'Alicia et la vulgarité de son âme, Edison se propose d'y remédier en fabriquant une créature artificielle (l'androïde Hadaly) qui ambitionne de dupliquer ou cloner l'original, qui rejoindrait alors l'originel idéal, en une véritable reprise artificielle du naturel qui finit par confondre Alicia et Hadaly, le modèle et la copie, le réel et l'idéal.

Mais, demandez-vous, **comment la synthèse peut-elle s'opérer entre la dimension technique et la dimension idéale de l'amour, ou encore entre l'âme et le corps ?** L'ingénieur Edison révèle alors le double aspect de son travail : d'abord la duplication du corps puis l'animation de ce corps par une âme nouvelle susceptible de rendre Hadaly véritablement aimable. Pourtant celle-ci demeure une créature artificielle et cette machine intégrale se trouve à son tour machinée par Sowana, une sorte de zombie ou esprit surnaturel qui se superpose à l'âme artificielle, ce qui désarçonne quelque peu Edison lui-même mais fascine Lord Ewald qui y trouve l'objet parfait de son désir d'Idéal.

Mais ce simulacre finit par se révéler aussi insuffisant que nécessaire, concluez-vous en évoquant un éventuel échec de ce roman à vocation spiritualiste, puisque **c'est l'artifice mécanique qui s'y présente comme voie de réunion du naturel et du surnaturel, grand oeuvre d'une science humaine à venir qui ferait écho à Faust.**

ELEMENTS DU DEBAT

Le propos du conférencier relevant indissolublement du registre théorique de la pensée par concepts et du registre narratif de la pensée par images, le premier s'appuyant constamment sur le second (tel qu'il est à l'oeuvre chez Villiers de l'Isle-Adam ici), **la question se pose d'emblée du statut de ce discours philosophique portant sur un corpus littéraire** et qui semble échapper aussi bien à l'osmose romantique entre philosophie et littérature qu'à l'interprétation herméneutique de celle-ci par celle-là. En réponse, le conférencier présente sa démarche comme **une tentative de mettre en évidence la mise en scène romanesque de schèmes de pensée philosophiques réinvestis dans une trame narrative**, comme l'effectue Villiers de l'Isle-Adam en référence à Hegel qu'il ressuscite en France à l'époque de **la littérature symboliste** (comme on la trouve aussi à l'oeuvre chez Mallarmé), qui fait du texte littéraire **une « machine**



Philosophie et littérature, Philippe SABOT, PUF, 2002

La lecture philosophique des oeuvres littéraires, plutôt que de leur imposer un sens de l'extérieur, ne doit-elle pas être attentive à leur signification propre, voire, pour certaines d'entre elles, à leur capacité de penser les rapports des hommes entre eux et au monde ?



L'essence du christianisme, Philippe SABOT, Ellipse, 2000

à penser » dont le fonctionnement vient brouiller le partage institutionnel des corpus hérité du platonisme (qui sépare l'ordre réel de l'Idée et l'ordre illusoire du poème) et qui présente une véritable expérience métaphysique de la condition humaine par la médiation d'un travail d'écriture où l'on ne peut plus faire le partage entre ce qu'il y a de métaphysique dans le roman et ce qu'il y a de romanesque (ou narratif) dans l'exposé métaphysique. Cela doit nous mener à **faire l'hypothèse généreuse de la possibilité et même de la nécessité d'une pratique philosophique des textes littéraires qui fasse droit à la pratique littéraire de la pensée et même qui se fonde sur elle**, ce qui engage aussi bien une redéfinition de la philosophie qu'une réélaboration de l'idée même de littérature.

En réponse à une deuxième question portant sur **les rapports entre une telle philosophie de la littérature et l'interprétation herméneutique des textes littéraires**, qui semblent bien accorder toutes deux le même sérieux à la fiction narrative (poétique), le conférencier tient à préciser le statut théorique du « **schème productif** » qu'il promet pour donner toute sa légitimité à la lecture philosophique de la littérature qu'il pratique, en le démarquant aussi bien du « schème herméneutique » que du « schème didactique » qui, tous deux mais chacun à sa façon, présupposent en la reconduisant l'extériorité de l'expression littéraire et de la spéculation philosophique. En effet, le « **schème didactique** » (comme chez Deleuze, par exemple) instrumentalise la littérature en en faisant un simple objet de pensée soumis à la juridiction d'une analyse philosophique dont la médiation est nécessaire pour en extraire quelque vérité allogène, à la production de laquelle la fiction littéraire serait comme telle profondément inadéquate. Si le « **schème herméneutique** » semble au contraire, en un premier moment, faire droit à une vérité (ou un sens) inhérente (ou endogène) au texte littéraire, il prétend néanmoins, lui aussi, révéler à elle-même cette vérité en la traduisant ou transposant du langage littéraire, où elle passe inaperçue, dans le langage philosophique grâce auquel elle reçoit son élucidation spéculative par l'application du principe d'interprétation (comme chez le dernier Heidegger ou encore Ricoeur). C'est afin de **dépasser cette double violence, explicative et interprétative**, qu'il convient d'**inverser la perspective** pour ne plus projeter l'expertise philosophique sur la littérature mais **s'interroger sur la manière dont la littérature elle-même fait ou peut faire, ou « produire » de la philosophie, en la considérant comme le lieu d'une élaboration spéculative originale**, comme s'y attache le « schème productif » (chez Badiou notamment ou encore Descombes).

Mais se trouve alors posée la question de savoir ce qui peut bien distinguer, au fond, les oeuvres littéraires susceptibles d'une telle lecture philosophique et la « **littérature d'idées** », dont on s'accorde à considérer, le plus souvent, qu'elle constitue aussi bien de la mauvaise littérature que de la mauvaise philosophie. Philippe Sabot tient ici à marquer nettement la distinction : alors que la **littérature d'idées** ne consiste qu'en l'application quasi mécanique de l'Idée théorique dans des personnages et intrigues fictifs, les **oeuvres que le schème productif prend en considération témoignent d'un véritable travail de pensée et d'écriture créatif**, ce qui est propre à l'évitement du pesant sérieux des romans ou poèmes « à thèse » par le truchement symbolique d'une ironie qui peut toucher au sublime (comme dans la machinerie fantastique d'Edison). Il resterait à se demander, toutefois, si par delà la générosité et même la fécondité d'une telle philosophie de la littérature, qui tâche de dépasser les limites et les pathologies du **schème classique d'extériorité** selon lequel la philosophie s'impose à la littérature, le **schème d'intériorité**, qui en même temps reconnaît à la littérature des « effets intraphilosophiques » et fait des discours philosophiques de « simples fictions », est bien ou mieux à même d'**enrichir à la fois la philosophie et la littérature dans leurs voies respectives et conjointes de connaissance de l'homme et du monde** (voir la conclusion, notamment, de *Philosophie et littérature*, Philippe Sabot).

Conférence de **LA SOCIÉTÉ NANTAISE DE PHILOSOPHIE** du 15 avril 2005

M. Thierry LENAIN : Du mode d'existence des œuvres d'art conceptuelles

Merci, monsieur Lenain, pour votre propos à la fois clair et instructif.

Vous commencez par caractériser l'art conceptuel par sa rupture avec la tradition artistique, qui repose sur le principe implicite selon lequel le lieu de l'œuvre d'art c'est l'objet exposé, ce sur quoi reposent encore l'art abstrait et le ready-made (malgré les déplacements qu'ils commencent d'effectuer, notamment de la vue vers les autres sens). Il faut attendre **l'art contemporain** pour que cette **tautologie topologique** soit remise en cause, par Bernard Venet notamment dans son « Tas de charbon » (1963), œuvre accompagnée d'une partition et donc délocalisée.

Mais c'est surtout Robert Morris, rappelez-vous, qui effectue **le passage de l'art minimal à l'art conceptuel**, en déplaçant l'attention du spectateur de l'articulation interne de l'objet vers son emplacement, sa situation dans l'espace environnant, **ce qui rompt le cordon ombilical avec toute subjectivité créatrice** puisque la forme (*Gestalt*), figure simple et dense (comme dans « Les piliers »), appartient autant au spectateur qu'à l'artiste lui-même.

Mais cela comporte **un revers**, dites-vous : la présentation de l'objet n'apporte pratiquement rien de plus que **l'idée ou concept** même de cette présentation, **le protocole de réalisation de l'objet pouvant désormais tenir lieu de cette réalisation elle-même**. L'objet n'est plus alors qu'une illustration de l'énoncé verbal qui le concerne (comme chez Sol Lewitt ou Weiner), en un retournement dialectique de l'intention minimaliste de concentrer l'attention sur l'objet présenté.

En guise de conclusion, vous présentez **les enjeux** d'une telle entreprise de mise en question de la tautologie topologique classique. Il s'agit, d'abord, de **rompre avec la mythologie romantique de subjectivités créatrices d'œuvres susceptibles de faire l'objet d'un marché** (rupture revendiquée comme telle par Daniel Buren et Robert Barry notamment). Il s'agit aussi de **mettre en évidence le fait que nombre de réalités ne sont pas susceptibles d'être objectivées sous forme d'objet plastique** (comme « Le rayon atomique » selon Barry), **ce qui élargit le champ de l'expérience esthétique**. Il s'agit, enfin, de réduire progressivement, un à un, tous les réquisits de l'œuvre d'art traditionnelle, jusqu'à finir par **présenter le seul concept lui-même en demandant au spectateur de le regarder « comme si » c'était encore de l'art, même si ce n'est plus rien du tout**, comme dans le cas du concept de « Galerie d'art fermée pendant toute la durée de l'exposition » (Robert Barry), l'art n'étant plus alors qu'une pure inconnue.

Vous vous demandez, finalement et avec humour, **si cela a encore un sens** : vous répondez que oui, au moins en ce que **cela exige que nous nous interroguions sur notre précompréhension de l'expérience esthétique**.

Si l'art conceptuel exténue la création artistique et la contemplation esthétique en substituant à l'objet (non)créé une simple présentation discursive laconique, peut-on faire comme si c'était effectivement de l'art, et même comme si cela avait encore un sens pour l'expérience que l'homme fait du monde et de soi ?

ELEMENTS DU DEBAT



Eric Rondepierre, Thierry
LENAIN, De Vecchi, 1999

Le propos du conférencier ayant insisté sur le fait que **le plus propre de l'art conceptuel étant de consommer la rupture avec la tautologie topologique de l'art classique** (selon laquelle le lieu de l'oeuvre d'art c'est l'objet exposé), pour déplacer l'expérience esthétique de la création et de l'exposition d'un objet vers sa conception et la présentation discursive de ce seul concept au spectateur, **la question se pose d'entrée de savoir si une telle interprétation ne déplacerait pas l'art lui-même vers la philosophie**, alors que l'art conceptuel revendique précisément son affranchissement à l'égard de toute philosophie (comme y insiste aujourd'hui Arthur Danto, notamment, pour ce qui est de l'art postmoderne). Une deuxième intervention souligne alors l'énigme (et même le paradoxe) propre à l'art conceptuel qui est de **conjuguer une exténuation totale de l'oeuvre d'art (en ne présentant aucun objet créé) et une provocation à la réflexion par la proposition du seul concept de cet objet**. En réponse, le conférencier insiste sur le fait que **cette proposition discursive elle-même, faite par des artistes qui ne prétendent en effet aucunement être des philosophes, n'est pas d'ordre théorique mais bien de nature artistique** en ce qu'elle vise à « faire résonner » notre précompréhension de l'art en la confrontant à la déception même de nos attentes esthétiques les plus habituelles, et que c'est précisément cela qui est fascinant car alors **le simple spectateur et le philosophe sont également susceptibles de s'y retrouver en se côtoyant dans l'élaboration d'une « phénoménologie du rien »**, ce qui distingue l'art conceptuel, par exemple, de la « performance » (ou « happening », apparu à peu près à la même époque) puisqu'il n'y a plus ici aucune mise en oeuvre du corps même de l'artiste, aucune « expression corporelle ».

Mais **la question est alors posée de l'effectivité de cette réception des oeuvres d'art conceptuelles**, qui semblent encore plus difficiles d'accès que les oeuvres d'art classiques dont les réquisits (ou critères) paraissent au moins susceptibles de **fonder un sens commun**, alors que **le surplus de réflexivité elliptiquement exigé ici peut laisser le spectateur dans l'expectative la plus indéterminée, quand ce n'est pas, tout simplement, dans la fin de non-recevoir signifiée par le sentiment d'une incommunicabilité définitive** (comme dans le cas de telle exposition rétrospective où rien n'est effectivement présenté, l'expérience « esthétique » s'exténuant elle-même dans la performance de socialité ainsi provoquée, ce qui risque bien de dissoudre l'oeuvre une seconde fois, si l'on peut dire, dans la subjectivité du « spectateur » maintenant). Thierry Lenain répond alors, en s'accordant avec une autre intervention, qu'il **faut se méfier du « fétichisme des oeuvres »**, que les pesanteurs de l'institution reconduisent en contraignant les artistes à « exposer » (notamment pour répondre à **la demande d'aura que suscite toujours l'art chez le public**), et que, bien loin que ces oeuvres soient remises à une interprétation subjective qui en disposerait à son goût (selon la mythologie romantique qui fait de la subjectivité, créatrice ou réceptrice, le principe même de l'oeuvre), **ce sont ces oeuvres elles-mêmes qui instituent (ou constituent) l'expérience esthétique en remettant en cause les présupposés, préjugés ou préventions, qui conditionnent les sujets dans leurs attentes en matière d'art**.

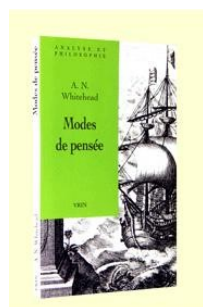
Mais ne peut-on et même doit-on pas, finalement, se demander, avec le conférencier lui-même qui se montre soucieux des **enjeux** d'une telle conception et pratique de l'art, « **si cela a encore un sens** » et si le spectateur (mais l'artiste aussi) doit vraiment « **faire comme si** » c'était effectivement le cas ? Si l'on peut bien concevoir et même recevoir, ou reconnaître, **cette vertu critique de l'art conceptuel de ré-ouvrir une expérience esthétique** dont on peut penser que « le grand art » (classique) finit par la figer selon des critères réducteurs car dogmatiques, ne peut-on concevoir aussi, mais aussi redouter, qu'une **telle exténuation** de la création artistique comme de la contemplation esthétique ne finisse elle-même par **désesthétiser l'art et même désartifier la culture**, en « **oeuvrant** » à **désymboliser l'expérience que l'homme fait du monde, d'autrui et de soi, pour administrer un « rien »** qu'aucune phénoménologie reconstitutive ne serait plus susceptible de nous permettre d'affronter dans le contexte du nihilisme qui caractérise l'époque contemporaine ?

Merci à Joël
GAUBERT pour
ses synthèses des
conférences-
débat de la
Société Nantaise
de Philosophie.

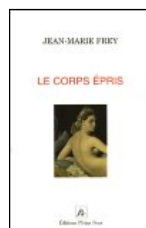
Nous sont parvenus à la rédaction



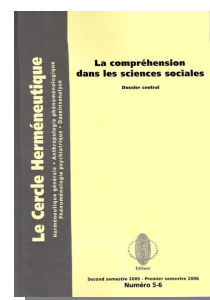
La pensée de Kant et la France,
André STANGUENNEC,
Cécile Defaut, 2005



Modes de pensée, A.-N.
WHITEHEAD, Vrin, 2004



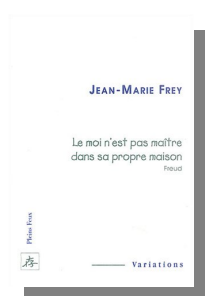
Le corps épris, Jean-Marie
FREY, Pléiade, 2005



**Compréhension dans les
sciences sociales**,
Coll., Le Cercle hermétique,
2005



CROIRE ?, Coll., M-EDITEUR,
2006



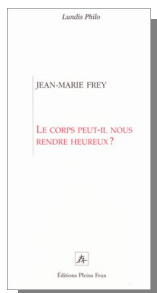
**Le moi n'est pas maître dans sa
propre maison (Freud)**, Jean-
Marie FREY, Pléiade, 2004



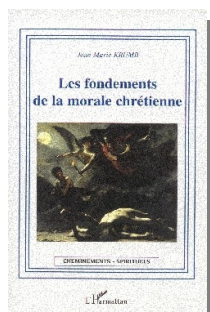
Le mourant : Le statut du mourant
par Robert William HIGGINS, **La
dignité du mourant** par Jacques
RICOT, **La place du Mourant** par
Patrick BAUDRY, M-EDITEUR, 2006



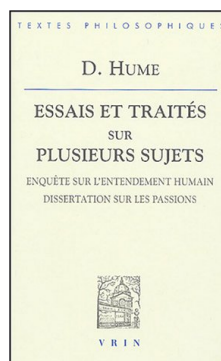
**L'ordre établi, Jean-Marie FREY &
La révolution**, Yvon QUINIOU,
M-EDITEUR, 2004



**Le corps peut-il nous rendre
heureux ?**, Jean-Marie FREY,
Pléiade, 2002



**Les fondements de la morale
chrétienne**, Jean-Marie KRUMB,
L'Harmattan, 2005



**Essais et traités sur plusieurs
sujets : Tome 3, Enquête sur
l'entendement humain, Disser-
tations sur les passions**
de David Hume, Michel MAL-
HERBE, Vrin, 2004



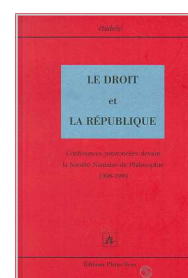
CROIRE ?, (Coffret 4 CD audio),
Frémeaux & M-EDITEUR, 2005



Le mal totalitaire, Joël GAUBERT,
La servitude volontaire, Michel
MALHERBE, M-EDITEUR, 2005

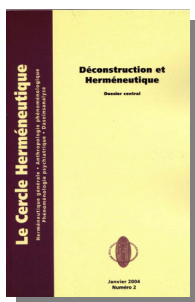


Bellicisme, Blaise BENOIT, **Terro-
risme**, Pierre HASSNER, **Machia-
vélisme**, Thierry MENISSIER,
Pacifisme, Joël GAUBERT,
M-EDITEUR, 2005



Le droit et la République, Confé-
rences de la Société Nantaise de Philoso-
phie 1998-1999, J. FERRARI, B.
GNASSOUNOU, A. RENAUT, J.-F.
SPITZ et A. STANGENNEC, Editions
Pléiade, 2000

Programme des conférences de la S.N.P. 2005-2006



Deconstruction et herméneutique, Coll., Le Cercle herméneutique, 2004

" Le corps aujourd'hui "

- Vendredi 7 octobre 2005, **Jean-Marie Frey**, Professeur agrégé de philosophie : « **Le corps amoureux** ».
- Vendredi 18 novembre 2005, **André Stanguennec**, Professeur à l'Université de Nantes : « **Nouvel eugénisme et pornographie : un corps libéralement libéré ?** »
- Vendredi 13 janvier 2006, **Blaise Benoit**, Professeur agrégé de philosophie : « **Présence du corps dans la pensée de Nietzsche** ».
- Vendredi 10 mars 2006, **Armelle Grenouilloux**, médecin, psychiatre, doctorante en philosophie: « **Du corps biologique au corps personnel : penser l'espace de jeu** ».
- Vendredi 14 avril 2006, **Pascal Taranto**, Maître de conférences en Philosophie à l'Université de Nantes : « **Le corps sportif : un corps imaginaire ?** ».

Toutes les conférences ont lieu à 20 h. 30

Salle de la Manufacture, bd Stalingrad, Nantes



Le Site Philosophie de l'Académie de Nantes publie certains actes du travail philosophique de la Société Nantaise de Philosophie :

<http://www.ac-nantes.fr/peda/disc/philo/>

Il en fait régulièrement part à ses abonnés dans sa **lettre d'information** (à laquelle vous pouvez vous abonner).

Société Nantaise de Philosophie

Bulletin d'adhésion ou de réadhésion pour l'année 2005-2006
(une carte sera adressée à chaque nouvel adhérent)

Mme. Mlle. M.
Prénom
Adresse
.....

Je joins mon règlement de 15 Euros (pour les étudiants) ou de 30 Euros par chèque bancaire ou postal à l'ordre de :

La Société Nantaise de Philosophie
68, av. du Parc de Procé, 44000 NANTES

LE CORPS AUJOURD'HUI

(thème 2005-2006)

« Le corps » est au cœur de la condition humaine, qui est d'être incarnée. La philosophie s'en est d'emblée souciée en posant l'antique et classique question des rapports du corps et de l'âme, pour conclure le plus souvent à la primauté de cette dernière dont l'accomplissement, voire le salut, nécessiterait de rompre avec les limites et même les pathologies que lui inflige le corps.

« Aujourd'hui », l'ordre des choses semble s'être inversé : l'époque moderne a rompu avec la métaphysique pour s'adonner à la physique et accorder de plus en plus d'attention au corps. La dernière (?) des grandes idéologies promet une irrésistible libération des hommes par l'explosion des « soins du corps », par la mise en œuvre d'un « bodybuilding » généralisé : publicité, sport, thérapies, sexe.... Le cinéma, le théâtre, la danse et la littérature elle-même font du corps un thème privilégié.

Mais qu'en est-il d'une telle promesse à l'heure de la prolifération des techniques de manipulation massive des corps, à l'heure du spectacle envahissant des corps stressés, flexibilisés, déplacés, drogués, médicalisés, appareillés, marchandisés, clonés, fragmentés, découpés, décapités, déchiquetés, brûlés, explosés ? La destruction des corps serait-elle la suite obligée de la dissolution des âmes ? L'obsédante mise en scène des corps relève-t-elle d'une entreprise d'émancipation ou d'aliénation ?

C'est de cette interrogation, qui saisit de plus en plus chacun d'entre nous, que participent nos conférences de cette année. Elles proposeront, chacune en son genre, de la mettre en forme et de l'explorer dans différents champs de l'expérience humaine (voir programme).

Joël Gaubert



Thème 2006 – 2007 :

« Le bonheur, quel intérêt ? »

Retrouvez les conférences 2003– 2004 de la S.N.P. dans **La politique vol. 3** aux Editions M-EDITER.
Cet ouvrage regroupe les textes des conférenciers, les éléments de discussion et le film des conférences que vous pouvez lire sur P.C. et sur DVD de salon.

La politique vol. 3 : *BELLICISME* ou *La guerre selon Nietzsche* par Blaise BENOIT, *TERRORISME* ou *Du 11 septembre au 11 mars* par Pierre HASSNER, *MACHIAVELISME* ou *Conflit et guerre dans la pensée de Machiavel* par Thierry MENISSIER, *PACIFISME* ou *Faut-il vouloir la paix à tout prix ?* par Joël GAUBERT

collection : 15 Minutes Pour Comprendre



La guerre est un phénomène majeur de l'époque contemporaine qui a vu se déchaîner la violence de masse aussi bien à l'intérieur des nations (guerre civile) qu'entre les États, jusqu'à ce qu'elle devienne « mondiale » au siècle dernier et enrôle aujourd'hui les États démocratiques eux-mêmes sous la bannière d'un « Empire du bien » affrontant l'« Axe du mal » d'un terrorisme radical, avec pour horizon un « choc des civilisations » de plus en plus présenté comme étant inexorable, voire désirable.

C'est dans un tel contexte, qui alimente un débat qui traverse les institutions internationales, mais aussi mobilise les intellectuels et l'opinion publique de tous les pays, que ce livre veut donner à penser à propos d'un thème ("Guerre et paix") qui engage le sort de l'humanité, comme l'état du monde lui-même.

ISBN = 2-915725-03-9
100 pages
Année : 2005
prix : 20 € (livre + vidéo-cd)



<http://www.m-editer.com>

Vient de paraître dans la même collection :



LE MOURANT : *Le statut du mourant* par Robert William HIGGINS, *La dignité du mourant* par Jacques RICOT, *La place du mourant* par Patrick BAUDRY

La mort met en échec la pensée car elle est coupure, béance insaisissable. Elle met aussi en échec le pouvoir du sujet puisqu'elle se caractérise par la perte de maîtrise. Mais voici qu'aujourd'hui l'attention se focalise moins sur l'énigme de la mort que sur les conditions du mourir. L'on assiste alors à la promotion du « mourant ». Cette nouvelle catégorie magnifie autant qu'elle exile celui qui meurt. Elle le somme de se conformer à un idéal de maîtrise en adéquation avec l'idée illusoire d'un individu transparent à lui-même. Celui-ci doit définir solitairement la dignité et la valeur de sa vie ainsi réduites à n'être qu'une convenance personnelle. En croisant ici une approche psychanalytique, sociologique et philosophique, ce livre veut nous éclairer sur ce que la mort et le mourir veulent dire aujourd'hui.

ISBN = 2-915725-04-7
14X22 120 pages
prix : 20 € (livre+CD audio)

Inclus dans le CD-audio de 78 minutes : **Le long mourir** par Elisabeth MAILLAUD, **Mourir à la campagne** par Gilles PORNIN et de nombreux éléments de réflexion.



Collection ABCDaire :

CROIRE, lexique critique de la croyance dans tous ses états à l'usage des croyants et des incrédules
Alice ; Confiance ; Dogme, Dogmatique, Dogmatisme ; Espérance ; Fin ou Apologie du jugement dernier ; Gourou ; Hérésie ; Idéologie ; Jouer ; Opinion ; Persuasion ; Questionner ; Raison ; Témoin ; Utopie ; Valeurs ; Y-a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ; Zarathoustra.

Croire, ce serait adhérer, affirmer et même soutenir sans preuve ni réflexion. Philosophier, ce serait ne pas croire mais questionner, examiner et juger en raisonnant. Pourtant, n'avons-nous pas besoin de croire à quelque chose pour agir et créer, vivre et aimer, et même pour penser vraiment ? Ce lexique de la croyance dans tous ses états propose de reconsidérer la croyance dans nos rapports au monde et aux autres, pour mieux comprendre son rôle mais aussi apercevoir ses limites.

ISBN : 2-915725-05-5

Les dernières publications parvenues à la rédaction :

Nouveautés :

- LA PENSEE DE KANT ET LA FRANCE, André STANGUENNEC, Cécile Defaut, 2006
 - COMPREHENSION DANS LES SCIENCES SOCIALES, Le cercle herméneutique, 2005
 - LE CORPS EPRIS, Jean-Marie FREY, Pleins Feux, 2006
 - LE MOURANT : Robert William HIGGINS, Jacques RICOT, Patrick BAUDRY, M-EDITER, 2006
 - CROIRE ? : Lexique critique de la croyance dans tous ses états à l'usage des croyants et des incrédules, collectif, M-EDITER, 2005
-
- LES FONDEMENTS DE LA MORALE CHRETIENNE, Jean-Marie KRUMB, L'Harmattan, 2005
 - LE QUESTIONNEMENT MORAL DE NIETZSCHE, André STANGUENNEC, Vrin 2005
 - BELLICISME, Blaise BENOIT, TERRORISME, Pierre HASSNER, MACHIAVELISME, Thierry MENISSIER, PACIFISME, Joël GAUBERT, M-EDITER, 2005 (Conférences S.N.P. 2004 / Livre + DVD)
 - L'ART APRES LE GRAND ART, Jean-Claude PINSON, Ed. Cécile Defaut, 2005
 - REGARD CROISE SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE, collectif, CRDP Pays de la Loire, 2005
 - LECTURE DE HEGEL, Ch. Bouton, F. Fischbach, Th. Geraets, G. Jarczyk, J-F Kervégan, P-J Labarrière, G. Lebrun, B. Mabilille, P. Osmo, E. Renault, A. Stanguennec, O. Tinland, Paris, Le Livre de poche, 2005
 - ESSAIS ET TRAITES SUR PLUSIEURS SUJETS : TOME 3, ENQUETE SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN, DISSERTATIONS SUR LES PASSIONS de David HUME, Michel MALHERBE, Vrin, 2004
 - LE MAL TOTALITAIRE, Joël GAUBERT & LA SERVITUDE VOLONTAIRE, Michel MALHERBE, M-EDITER, 2004
 - L'ORDRE ETABLI, Jean-Marie FREY & LA REVOLUTION, Yvon QUINIOU, M-EDITER, 2004
 - « LE MOI N'EST PAS MAITRE DANS SA PROPRE MAISON » (Freud), Jean-Marie FREY, Pleins Feux, 2004
 - ATHEÏSME ET MATERIALISME AUJOURD'HUI, Yvon QUINIOU, Pleins FEUX, 2004
 - GADAMER, Guy DENIAU, Ellipses, 2004
 - HEGEL. UNE PHILOSOPHIE DE LA RAISON VIVANTE, André STANGUENNEC, Vrin, 1997
 - MALLARME ET L'ETHIQUE DE LA POESIE, André STANGUENNEC, Vrin, 1992.
 - HEGEL CRITIQUE DE KANT, André STANGUENNEC, P.U.F., 1985
 - MODES DE PENSEE, A. N. Whitehead, (Introduction Guillaume DURAND), Vrin, 2004
 - « COMMENT SE PEUT-IL QU'UN ENFANT SOIT BIEN ELEVE PAR QUI N'A PAS ETE BIEN ELEVE LUI-MEME » (ROUSSEAU), Pierre BILLOUET, Pleins Feux, 2004
 - DECONSTRUCTION ET HERMENEUTIQUE, Le cercle herméneutique, 2004
 - L'HERITAGE DE HANS-GEORG GADAMER, (dir. Guy DENIAU et Jean-Claude GENS), Le cercle herméneutique, Coll. Phéno, 2003
 - NUL N'EST MECHANT VOLONTAIREMENT, Christian GODIN, Pleins feux, 2001
 - LE CORPS PEUT-IL NOUS RENDRE HEUREUX ?, Jean-Marie FREY, Pleins Feux, collection Lundis Philo, 2002
 - L'OBEISSANCE A LA LOI QU'ON S'EST PRESCRITE EST LIBERTE, Jean-Marie FREY, Pleins Feux, collection Variations.
 - PAGANISME ET POSTMODERNITE : J.-FR. LYOTARD, Pierre BILLOUET, Ellipses, Paris 1999
 - CRITIQUE DE LA RAISON PRATIQUE, LES PRINCIPES, KANT, Ellipses, Paris, 1999, Traduction et commentaire des §§ 1 à 8 ; vocabulaire ; Pierre BILLOUET
 - QUELLE CRISE DE LA CULTURE ? Joël GAUBERT, Pleins Feux, 2001
 - D'UNE FIGURE L'AUTRE, Jean-Luc NATIVELLE, Les 2 Encres, 2001
 - LE DROIT ET LA RÉPUBLIQUE, Conférences prononcées devant la Société Nantaise de Philosophie en 1998-1999, Pleins Feux, 2000
 - THÉOLOGIE KANTIANNE ET THÉOLOGIE CRITIQUE, Pierre BILLOUET, Archives de Philosophie 63, 2000
 - FOUCAULT, Les Belles Lettres, 1999 ; La permanence de la signature, Pierre BILLOUET, in « Dossier Foucault », Cahiers philosophiques, n° 99 (2004)
 - LEÇON SUR LA PERCEPTION DU CHANGEMENT DE HENRI BERGSON, Jacques RICOT, P.U.F., 1998
 - LEÇON SUR SAVOIR ET IGNORER, Jacques RICOT, P.U.F., 1999,
 - L'ÉCOLE RÉPUBLICAINE : chronique d'une mort annoncée (1989-1999), Joël GAUBERT, Plein Feux, 1999
 - CASSIRER LECTEUR DE HÄGERSTRÖM, Joël GAUBERT, Flies France (collectif), 2000
 - L'ESPACE, Bernard BACHELET, Que sais-je?, n° 3293, P.U.F.
 - SUR QUELQUES FIGURES DU TEMPS, Bernard BACHELET, Vrin
 - FRANÇOIS DAGOGNET, L'ART CONTEMPORAIN, Stéphane VENDÉ, Hérault, 1999
 - LA SCIENCE POLITIQUE D'ERNST CASSIRER, Joël GAUBERT, Kimé, 1996
 - John LOCKE, ESSAI SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN, Livres I et II, Vrin, 2001, Préface, traduction et notes de Jean-Michel VIENNE
 - REFLEXIONS SUR TROIS SAGESSES, André STANGUENNEC, Pleins Feux, 2001
 - COGNITIO IMAGINATIVA, Guy DENIAU, OUSIA, Bruxelles 2003



Si vous souhaitez faire connaître vos dernières parutions par le **Bulletin de La Société Nantaise de Philosophie**, n'hésitez pas à nous les faire parvenir à la rédaction : *Rédaction du Bulletin de la Société Nantaise de Philosophie, M. Vendé "La Charmelière" Les Creusettes 44330 Vallet*